

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 34 (1984)
Heft: 1

Artikel: Réalité et notalité ou dé-penser par les signes
Autor: Thomas, J.L.H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-381263>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

RÉALITÉ ET NOTALITÉ, OU DÉ-PENSER PAR LES SIGNES¹

J. L. H. THOMAS

Il y a quelque temps, en visitant un musée d'ethnographie en Suisse, mon attention fut attirée par une vitrine où était expliquée, avec des objets et des photos à l'appui, une pratique africaine relative aux jumeaux. Dans certaines tribus de l'Afrique Noire, nous disent les ethnologues, les enfants nés jumeaux jouissent d'une attention particulière: on regarde leur naissance comme étant de bon augure et on leur rend une sorte de culte avec, entre autres choses, des statuettes en bois qu'on fait en leur honneur. Or, les premiers chercheurs qui ont étudié ce phénomène ont été frappés par le taux relativement élevé des jumeaux dans ces sociétés et ils ont cherché d'abord, et assez naturellement, une explication d'ordre biologique. Par la suite, pourtant, on s'est aperçu qu'il n'en était rien et que la vraie explication était tout autre.

En effet, dans ces tribus, il y a deux sortes de jumeaux. On trouve, bien entendu, les jumeaux tels que nous les connaissons, c'est-à-dire les paires d'enfants nés d'une même mère dans les mêmes couches, que l'on peut appeler les jumeaux naturels. Mais ces tribus considèrent aussi comme jumeaux certains enfants nés seuls, mais avec certaines caractéristiques ou dans certaines circonstances spéciales. Elles traitent ces derniers, qu'on pourrait appeler des jumeaux conventionnels, comme les égaux des autres; elles leur rendent exactement le même culte, ce qui a fourvoyé les premiers ethnographes. C'est ainsi que s'explique que les jumeaux soient si nombreux dans ces sociétés².

Ce petit fait assez curieux, découvert par hasard et ressortissant d'un domaine assez éloigné de mes intérêts habituels, fut le point de départ d'une réflexion qui m'a amené finalement à voir là un exemple ou un signe de quelque chose dont la portée dépassait largement la seule ethnologie et dont la signification philosophique était à mes yeux très profonde.

Je n'ai donc pas essayé de penser ce phénomène ethnographique; telle est précisément la tâche de l'ethnologie qui l'étudierait à fond, le rapproche-

¹ Cet article est la version remaniée d'une conférence publique faite le 14 février 1982 à la Faculté des Lettres de l'Université de Neuchâtel. L'auteur est un ancien fellow élu de All Souls College, Oxford. Son étude «En quête du sérieux» est à paraître.

² Il s'agit de l'exposition sur les rites de passages, intitulée «Naître, Vivre, Mourir», au Musée d'Ethnographie de Neuchâtel (automne 1981).

rait d'autres phénomènes semblables et le situerait dans le cadre de sa discipline. Je me suis engagé plutôt dans une voie opposée à la sienne: au lieu de penser ce phénomène, j'ai tenté de le *dé-penser*, et dé-penser veut dire ici tout simplement penser à l'encontre d'une autre pensée, penser dans l'autre sens. Plus précisément, j'ai concentré mon attention sur le rôle que jouaient les signes dans ce phénomène, car ils me paraissaient être ici décisifs. D'abord, j'ai essayé de construire un modèle du phénomène en question en faisant abstraction de tous les détails inessentiels, puis j'ai cherché quelques exemples de ce même phénomène dans d'autres domaines pour m'assurer de sa généralité et, finalement, j'ai tenté d'en tirer quelques leçons pour la philosophie. Voici donc les résultats de mon essai de dé-penser par les signes.

I

Ne voulant pas me confier entièrement au langage pour exprimer une pensée qui concernait essentiellement les signes, j'ai essayé en premier lieu de présenter le modèle sous la forme d'un schéma. Au départ, il y a, pour parler en toute généralité, une certaine réalité — en l'occurrence les jumeaux naturels — que j'ai représentée par une ligne continue:

(I)

Puis, dans un second temps, certaines autres choses — les statuettes en bois dans notre exemple — sont mises en rapport avec la réalité initiale: ces autres choses sont moins réelles que cette première réalité, mais elles ont une fonction spéciale à son égard, que celle-ci ne possède pas. On peut dire qu'elles la jalonnent ou la marquent. Pour parler encore en toute généralité, ce sont des signes que j'ai représentés par de petites croix:



(II)

Pour simplifier mon schéma, je n'indiquai que les signes correspondant aux extrémités de la ligne continue, mais il fallait les penser comme étalés tout le long de la réalité. Pour parler avec les mathématiciens, il y a une bijection entre les signes et les éléments de la réalité: dans l'exemple, chaque jumeau a sa statuette.

Ensuite, dans un troisième temps, et c'est l'étape décisive peut-être, un décalage s'opère entre la réalité et les signes, de sorte que les signes débordent ou dépassent la réalité à laquelle ils étaient attachés au départ. Dans

l'exemple, les statuettes ne sont plus réservées aux jumeaux naturels, ce qu'on peut représenter ainsi:

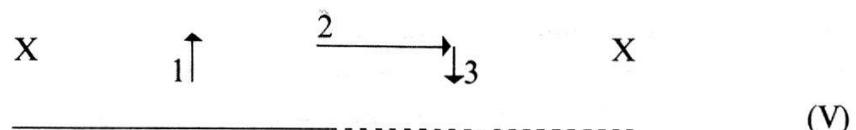


Ici encore, pour simplifier, je n'indiquai que les signes placés aux extrémités.

Finalement, dans un quatrième et dernier temps, les signes qui ont débordé la réalité projettent pour ainsi dire à côté d'elle une sorte de quasi-réalité — les jumeaux conventionnels dans l'exemple — que j'ai représentée par une ligne brisée:



Par la suite, je parvins à résumer les quatre étapes (I à IV) dans un seul schéma où je numérotai par des chiffres arabes, non plus les étapes, mais les transitions entre elles:



Pour exprimer la même chose en mots, je me suis dit qu'une certaine réalité suscite (1) des signes, lesquels se déplacent (2) et sous-tendent (3) une autre réalité à côté de la première. Voilà donc pour le modèle.

Arrivé là, cependant, j'éprouvai une certaine difficulté en essayant de décrire ce processus dans le langage. Pour ce que représente la ligne continue ci-dessus, il existe dans nos langues un mot qui convient parfaitement, le mot «réalité», mais il n'en est pas de même pour ce que représente la ligne brisée: j'étais obligé de la désigner par des termes comme «quasi-réalité» ou «autre réalité». Dans mon exemple initial, je m'étais servi du mot «conventionnel» pour parler des jumeaux non naturels et, par la suite, j'ai constaté qu'on pourrait trouver sans trop de difficulté, dans tous les autres cas du phénomène que j'examinais, un mot spécifique convenable; mais il semble que, dans le langage philosophique traditionnel, il manque un terme général pour désigner ce qui, dans chaque cas, est opposé à la réalité. Or, quand les mots manquent en philosophie, il faut en forger, et dans ce cas j'ai pris tout naturellement comme point de départ le mot «réalité», puisque c'était bien la réalité qui m'avait servi de point de départ dans la construction de mon modèle.

Le mot réalité, je le savais, vient du latin médiéval *realitas*, lui-même dérivé du latin classique *res* qui veut dire « chose ». Schématiquement, cette filiation peut se représenter ainsi :

réalité > *realitas* > *res* = chose

Il est vrai que toute réalité n'est pas une chose au sens matériel du mot, mais je trouvais que l'étymologie du mot était juste, dans la mesure où, d'ordinaire, on pense la réalité sans trop y réfléchir comme une chose au sens strict, puisque c'est par les choses qu'on approche la réalité. Or, ce qui caractérise essentiellement la quasi-réalité que j'avais à nommer, c'est qu'on l'approche par des signes. Un des mots latins pour « signe » est *nota*, et à partir de ce mot, je créai le mot *notalitas*, d'où pourrait venir le mot français « *notalité* », avec l'adjectif correspondant « *notal* » :

notalité > *notalitas* > *nota* = signe

J'ai donc pris comme terme général pour ce qu'on approche par les signes et se trouve en contraste avec la réalité, le mot nouveau « *notalité* ».

Ainsi, j'avais donné un nom au phénomène que j'étudiais, mais le phénomène lui-même, je m'en suis rendu compte aussitôt, n'est pas un phénomène de langage. Sans doute, le décalage entre les signes et la réalité s'accompagne-t-il souvent de phénomènes linguistiques — un linguiste parlerait ici peut-être de métaphore ou d'extension de sens —, mais le phénomène que j'étudiais n'était pas identique au phénomène linguistique; celui-ci n'explique pas l'autre, et il se peut très bien que le phénomène linguistique soit absent: ainsi, par exemple, la pratique concernant les jumeaux aurait pu se créer sans qu'un seul mot soit prononcé. J'avais essentiellement affaire ici à des signes non linguistiques.

M'étant arrêté à des questions de langage, je constatai aussi que la distinction entre le réel et le *notal* n'était pas identique à la distinction bien connue et due à Saussure entre le signifiant et le signifié, ni même à celle qu'il y a entre le signifié et le référent. Il me paraissait même douteux qu'il fût possible d'exprimer la distinction entre la réalité et la *notalité* en termes saussuriens, et cela à cause de la doctrine de l'arbitraire du signe proposée par Saussure. Car si le signe est totalement arbitraire, il peut s'appliquer à un autre objet sans qu'une distinction entre l'ancien et le nouveau référent soit impliquée par là. Il fallait parler, si cela avait été permis, d'un référent propre et d'un référent impropre, du « vrai » et du « faux » référent, mais cela m'aurait ramené à la distinction à expliquer, car que veut dire ici « *impropre* » ou « *faux* »³ ?

³ Il semble pourtant qu'en certains endroits de son *Cours de linguistique générale*, Saussure nuance sa doctrine de l'arbitraire du signe: aux pages 109-110, il admet que les signes non linguistiques sont fondés souvent sur des rapports naturels, et aux pages 180-184, sur l'arbitraire du signe, il admet que les signes linguistiques peuvent être relativement motivés. Dans le premier passage, en parlant de la mutabilité du signe, il décrit le déplacement entre le signifié et le signifiant, ce qui, peut-être, n'est pas sans quelque rapport avec le décalage entre signes et réalité exposé ici.

En effet, mon essai de dé-penser par les signes m'avait conduit à une critique d'une certaine conception du signe, à savoir la conception selon laquelle un signe est constitué par sa définition, à laquelle il reste lié en tant que tel. Ici m'est venue à l'esprit une autre expérience qui m'a rappelé à quel point cette conception est répandue. J'habitais à une certaine époque un petit village isolé dans le Midi de la France, où il y avait une école primaire. Un jour, l'instituteur m'invita à donner à ses élèves une leçon sur la géographie de la Grande-Bretagne. Pendant la leçon, je voulus expliquer aux enfants que la population britannique n'était pas répartie de façon égale sur la superficie du pays, mais était concentrée dans le sud, et j'avais trouvé dans un livre une carte qui montrait très bien cela avec de petits cercles noirs représentant chacun un million d'habitants. A ce point, l'instituteur m'interrompit: évidemment, il ne trouvait pas que mes explications fussent suffisamment claires pour ses élèves ou il voulait les rattacher à quelque chose qu'il leur avait déjà appris. Il dit donc: «Ce sont des *signes* qui ont une *définition*.» Cette remarque, bien sûr, n'était pas présentée comme très profonde, mais j'en fus frappé tout de même, d'abord parce qu'elle montrait que des notions sur le signe avaient pénétré jusque dans ce petit village au bout du monde et étaient entrées dans l'enseignement primaire, et puis parce que je percevais en elle un écho lointain de certaines idées d'origine tout à fait respectable, mais que je ne pouvais accepter. L'intention de ma démarche, au contraire, était de montrer que les signes ne sont pas liés de façon absolue à leur source, qu'ils peuvent s'en affranchir jusqu'à un certain point du moins, qu'ils ont, pour ainsi dire, une vie propre. Il suivait de cela aussi que je ne pouvais donner du signe, comme j'aurais aimé à le faire, une définition au sens strict, en une formule qui, une fois pour toutes, établirait sa signification, mais tout au plus quelques suggestions concernant son sens; car si j'en donnais une définition, ce ne serait plus le signe que je définirais, le propre du signe étant précisément de dépasser — dépasser, entre autres choses, sa définition comme signe.

J'avais essayé de fixer ma pensée sur les signes sous la forme d'un schéma au lieu d'une formule verbale, à cause précisément des difficultés que présentait leur définition. En regardant de nouveau mon schéma (V), je remarquai l'emploi assez libéral que j'avais fait des flèches, emploi qui peut-être n'allait pas de soi. Mais se servir de flèches en traitant de signes me parut, après réflexion, assez naturel, car le meilleur signe d'un signe, qui est précisément quelque chose qui indique, devrait être une flèche. Pourtant, je notai aussitôt que ce n'étaient pas les signes que les flèches représentaient dans mon schéma, mais les transitions ou rapports entre les divers termes, les signes étant figurés par de petites croix. Je remarquai de plus que les flèches n'avaient pas toutes la même signification: la première (1) représentait bien une relation réelle entre des réalités dont l'une était un signe qui marquait l'autre; la troisième (3), en revanche, ne pouvait signifier aucun

rapport réel, un des termes au moins, à savoir la notalité, n'étant pas réel; quant à la deuxième (2), elle avait une valeur assez ambiguë entre réalité et notalité, car ce décalage entre les signes et la réalité qu'ils marquaient était-il réel ou non? Evidemment, les éléments de mon schéma n'avaient pas un sens fixe et unique, mais étaient essentiellement à interpréter. C'est dire que le schéma tout entier, y compris les flèches, et non seulement une partie, à savoir les croix, consistait en signes.

Il fallait donc penser le rapport indiqué par les flèches un peu différemment que je ne l'avais fait jusque-là. J'avais construit mon modèle comme une suite d'étapes (I à IV) qui se succédaient l'une à l'autre, c'est-à-dire comme un processus se déroulant dans le temps. C'est précisément cela que devaient indiquer les flèches dans le dernier schéma (V). Or, peut-être les choses se présenteraient-elles à peu près ainsi dans certains cas, mais en d'autres cas, sans doute, on observerait un autre ordre entre les étapes. Il fallait donc en général penser ces étapes comme les aspects, tous présents à la fois, d'un seul et même phénomène, aspects que j'avais séparés ou détachés les uns des autres dans mon schéma pour pouvoir penser ce phénomène. J'attribuais donc maintenant au mot «dé-penser» le sens plus précis de découper par la pensée et à l'aide de signes ce qui en réalité est un.

Le temps indiqué dans mon schéma n'était donc pas un temps réel, mais il n'en était pas pour cela un temps irréel dont il n'y aurait même pas de signes. C'était plutôt un temps notal, car c'était un temps qui ne m'était accessible que par les signes de mon schéma. Finalement, il fallait penser les signes que j'avais reconnus au départ et représentés par des croix, moins comme des choses que comme des déplacements de choses ou comme des gestes, car j'avais affaire ici à un phénomène dynamique où tout est en mouvement à la fois. La représentation la plus adéquate du signe était donc, après tout, une flèche, comme je l'avais déjà entrevu.

II

Je cherchai donc ensuite quelques exemples du phénomène en question pour illustrer mon schéma de base. La visite au musée qui fut à l'origine de mes réflexions m'avait déjà fourni un exemple de notalité dans le domaine de l'ethnographie. C'était un exemple assez proche, d'ailleurs, de ce qu'on appelle en droit une fiction légale. Mon essai d'étymologie créatrice m'avait également fourni un autre exemple à mon insu. Car si le mot *realitas* est un mot bien réel, attesté dans les textes, il n'en est pas de même du mot *notalitas* que j'avais créé moi-même. C'est une forme hypothétique, donc notale, que par conséquent j'aurais dû distinguer avec les linguistes par un astérisque: **notalitas*. Dans ce cas, pourtant, il n'était pas aisé d'identifier le signe qui, en se déplaçant, engendre la notalité, mais je croyais l'avoir enfin

identifié dans la terminaison substantivale *-alitas* que j'avais appliquée hors de son champ d'application historique à la racine *nota*. Je parvins par la suite à trouver trois autres exemples qui me satisfont assez et qui sont tirés des domaines très différents des mathématiques, de l'économie politique et de la psychologie morale. Pour les besoins de ma recherche, je devais simplifier ces exemples dans une certaine mesure.

1) Mon premier exemple nouveau concernait les nombres. Une des opérations que l'on peut effectuer sur les nombres, c'est de les multiplier par eux-mêmes, c'est-à-dire de les mettre au carré. Par exemple:

$$3 \times 3 = 3^2 = 9.$$

Comme toutes les opérations mathématiques, celle-ci a son inverse, l'opération qui la défait, pour ainsi dire; c'est l'opération qui consiste à prendre la racine carrée d'un nombre:

$$\sqrt{9} = 3.$$

Ici, la réalité en cause, ce sont les nombres, les nombres réels précisément. Les signes sont les symboles indiquant les opérations à effectuer sur ces nombres; tel est le symbole de la racine carrée $\sqrt{}$. Or, c'est une conséquence des lois de l'arithmétique que le carré d'un nombre négatif est un nombre positif, par exemple:

$$(-3)^2 = (-3) \times (-3) = 9,$$

de sorte que si l'on cherche la racine carrée des seuls nombres que l'on a formés auparavant par l'opération d'élévation au carré, on n'aura jamais à chercher la racine carrée d'un nombre négatif. Néanmoins, on peut écrire une expression telle que $\sqrt{-9}$, appliquant ainsi le signe de la racine carrée au-delà de la réalité initiale et on peut se demander si cette expression a un sens. En fait, la question s'est posée aux mathématiciens de façon assez impérative pour des raisons tenant à la théorie des équations algébriques. La question se ramène finalement à celle de savoir s'il y a une racine carrée de -1 , car, par exemple,

$$\sqrt{-9} = \sqrt{9 \times (-1)} = \sqrt{9} \times \sqrt{-1} = 3 \times \sqrt{-1},$$

et pendant longtemps les mathématiciens se sont demandé, sans pouvoir s'accorder, si $\sqrt{-1}$ désignait un vrai nombre ou non. Finalement, ils ont accepté que cette expression ne désigne pas un nombre comme les autres, c'est-à-dire un nombre réel, mais une autre sorte de nombres qu'ils ont appelés imaginaires et désignés par i . Les nombres imaginaires ou complexes formés à partir de i , qui ressemblent aux nombres réels à certains égards, mais en diffèrent à d'autres, m'ont fourni ainsi un exemple mathématique de la notalité⁴.

⁴ On trouve dans la correspondance du logicien allemand Frege une thèse relative aux nombres imaginaires directement opposée à celle qui est présentée ici: «Wenn man sich beim ersten Auftauchen von $\sqrt{-1}$ erstaunt an den Kopf fasst und fragt, was das bedeutet, so ist das nur ein Zeichen dafür, dass die erste Einführung des Wurzel-

2) Mon second exemple concernait l'argent ou plus précisément la création du crédit. Dans le commerce, on se servait autrefois des métaux précieux, et notamment de l'or, comme moyen de paiement. Pourtant, l'or avait des inconvénients: il est lourd et difficile à protéger. On s'est donc mis à le laisser en dépôt contre un récépissé chez les orfèvres qui devenaient ainsi effectivement des banquiers. Quand on avait besoin de son or, on allait le chercher chez l'orfèvre en présentant son reçu. Ici, la réalité est l'or, et les signes sont les récépissés pour cet or. Bientôt pourtant on s'est aperçu qu'il n'était pas toujours nécessaire d'aller chercher son or quand on devait s'acquitter d'une dette, mais qu'il suffisait d'endosser son reçu, qui devenait par là en fait un billet de banque, et de le remettre à son créancier qui allait chercher l'or s'il en avait besoin. Il en résulta finalement que les métaux précieux restaient presque toujours chez les orfèvres ou banquiers, car on n'en avait besoin que pour des paiements exceptionnels, tels que les versements à l'étranger. Poussés par le désir du gain, les banquiers ont naturellement cherché à profiter de cette situation en prêtant à des tiers, contre paiement d'un intérêt, l'or et l'argent laissés chez eux. Mais là encore, il n'était pas nécessaire de donner à l'emprunteur le métal lui-même; il suffisait également de lui remettre un billet, c'est-à-dire un récépissé pour de l'argent qui n'avait pas été reçu: une fois de plus, les signes avaient débordé la réalité qui leur avait donné naissance, et le papier-monnaie était créé. Mais les billets qui n'étaient pas garantis par l'encaisse en or ou en argent étaient aussi bons que les autres pour le commerce, car ils supposaient un argent notal, ou un crédit, sans lequel l'économie moderne ne fonctionnerait pas.

Ces observations, cependant, me posaient un problème difficile que, fort heureusement, je n'avais pas à résoudre aussitôt. Le crédit, qui est une forme de l'argent, ne naît pas de rien, mais d'une autre forme d'argent déjà existante. En d'autres termes, pour qu'il y ait de l'argent, il faut qu'il y en ait déjà. Comment donc l'argent était-il né au départ? On est ici au cœur de la question épineuse de l'origine de l'argent⁵.

3) Mon troisième exemple principal concernait la politesse. Les sentiments humains s'expriment naturellement par le corps, surtout par le visage, mais aussi par l'infexion de la voix, les gestes de la main, etc. Ainsi, par exemple, quand on rencontre un ami dans la rue, on sourit, parce qu'on se réjouit de le voir, et notre sourire est le signe de notre plaisir qui est ici la réalité. Or, la vie en société exige assez souvent que nous exprimions des

zeichens lückenhaft und damit fehlerhaft war. Sie hätte gleich der Art sein müssen, dass gar kein Zweifel über $\sqrt{-1}$ sein konnte, nachdem auch das Minuszeichen und « 1 » richtig erklärt waren » (*Wissenschaftlicher Briefwechsel*, p. 95, lettre du 24.5.1891 à Husserl). Selon le point de vue exposé dans cet article, on n'aurait pu définir le signe $\sqrt{-1}$ de la façon exigée par Frege, avant l'introduction des nombres imaginaires.

⁵ L'auteur a approfondi cette question de l'origine de l'argent dans un livre encore inédit, consacré à la philosophie de l'argent.

sentiments qu'en vérité nous n'éprouvons pas: ainsi, par exemple, un médecin sourira à son patient pour le rassurer. Si les choses en restaient là, la situation serait parfaitement intolérable, car nous serions obligés de faire du théâtre la moitié du temps. Mais heureusement pour nous ces signes de politesse éveillent en nous des sentiments qui, certes, ne sont pas aussi vifs que les sentiments spontanés, mais qui sont néanmoins des sentiments qu'on pourrait appeler acquis ou sociaux. Il y a donc deux sortes de sentiments, les sentiments réels qui sont naturels, et les sentiments notaux, qui sont suscités par les signes, et il est probable que la proportion de ces derniers est beaucoup plus importante qu'on ne le pense d'ordinaire, c'est-à-dire que très souvent les signes précèdent les sentiments et non le contraire.

La question du rapport entre nos signes et nos sentiments n'est nullement nouvelle en philosophie. En lisant récemment une histoire de la pensée chinoise, j'ai eu l'occasion de constater qu'elle était déjà reconnue en quelque façon par Confucius. Lui aussi fait une distinction entre le *tchih*, qu'on traduit d'ordinaire par substance ou réalité humaine, et le *li*, qui désigne les cérémonies dans un sens très large incluant la courtoisie quotidienne. Pour Confucius, si je l'ai bien compris, le problème fondamental de la morale était de faire correspondre le *tchih* et le *li*, et la vertu ou *jen*, selon lui, n'était rien d'autre que cette correspondance entre les deux. Si le *tchih* dépasse le *li*, dit-il, vous avez le rustre qui peut-être a le cœur bon, mais ne sait pas exprimer sa bonté naturelle et risque par conséquent de blesser les autres. Si le *li* dépasse le *tchih*, vous avez l'hypocrite qui a de bonnes manières, mais qui, finalement, est trop poli pour être honnête⁶.

Bien entendu, le problème n'est pas spécifiquement chinois, mais se présente à tout homme: faire correspondre ses sentiments et ses gestes est une des leçons les plus importantes et les plus dures que la vie nous impose. Le jeune enfant n'a pas de difficulté à imiter les gestes de ses aînés, mais dans son cas, on ne peut pas encore parler d'hypocrisie. Vient ensuite l'âge de l'adolescence où par souci de ne pas paraître plus qu'on n'est, on risque de paraître moins qu'on n'est. Seul l'adulte parvient à un certain équilibre à cet égard, mais à la vérité la leçon n'est jamais apprise parfaitement, et le déca-

⁶ Cette interprétation de Confucius s'appuie sur le livre de Fung Yu-Lan (*A History of Chinese Philosophy* (ch. IV, §§ 5-6) qui cite à l'appui les *Analectes* III, 3; VIII, 2; XII, 1; XV, 17 et surtout VI, 16 et XVII, 18, et donne les résumés suivants de la morale confucéenne. « The idea here is that proper manners or *li* and the 'basic stuff', which is man's proper nature, must operate in mutual coordination » (p. 60). « Thus *jen* is the manifestation of what is genuine in human nature, and which at the same time is in accordance with *li* » (p. 70-71). « The true manifestation of a man's nature, he said, need only be blended with good form or *li* to reach the highest excellence or *jen* » (p. 73). « When the genuineness in man's nature expresses itself, it need only be kept in accordance with propriety (*li*) to be of the highest excellence » (p. 14). L'interprétation de Confucius, présentée dans cet article, a été contestée pourtant par deux sinologues auxquels elle a été soumise.

lage entre la réalité et les signes demeure toujours. Cela nous pose bien des problèmes dans la vie, mais c'est peut-être aussi, en un sens, ce qui nous rend humains.

J'avais donc trouvé quelques exemples supplémentaires pour illustrer mon schéma de base. Pour me convaincre davantage de la généralité du phénomène que j'étudiais, je cherchai en divers autres domaines des divisions ou distinctions qui illustreraient l'opposition fondamentale entre le réel et le notal, sans trop me soucier cette fois des détails.

Dans le domaine politique et administratif, je me suis rappelé à propos que des décisions importantes sont prises souvent, non pas en une fois, mais en deux. J'appartenais moi-même, naguère, à une institution qui élisait certains de ses membres de la façon suivante: Le jour de l'élection, on se rassemblait dans la salle de réunion où l'on discutait des candidatures; la discussion terminée, on se rendait dans une autre salle où l'on votait et prenait la décision effective, puis on se rendait de nouveau dans la première salle pour voter encore une fois, mais alors en latin et à l'unanimité. A la vérité, rien n'était décidé la seconde fois; il ne s'agissait que des signes de la décision, mais sans cette décision formelle ou notale, la nomination ou l'acte administratif n'était pas valable.

Mon séjour en Suisse m'a suggéré un autre exemple, outre celui des jumeaux, emprunté à l'ethnographie. Dans le domaine militaire, l'opposition réalité/notalité s'exprime par la distinction entre une bataille dans laquelle on lutte contre l'ennemi et où il y a des tués, et un exercice où personne n'est tué et où tous restent amis. L'exercice militaire est une bataille notale, parce qu'on n'y fait pas la guerre, mais, si je puis m'exprimer ainsi, les signes de la guerre.

La distinction réalité/notalité s'exprime également dans la différence entre un concert où l'on a devant soi des musiciens qui jouent pendant qu'on écoute, et un enregistrement qui crée par des moyens techniques l'impression d'un concert. Celui-ci n'a pas lieu pourtant, c'est un concert notal rendu possible par les signes ou traces laissés sur le disque ou la bande magnétique.

De façon encore plus quotidienne, je voyais l'opposition réel/notal dans la distinction entre une substance ou une étoffe véritable et son imitation, entre la soie naturelle et la soie artificielle, par exemple, celle-ci n'ayant pas la réalité, mais seulement les signes ou les apparences de la réalité.

Sur le plan de la science, qui s'occupe de la réalité au sens le plus élémentaire du mot, je croyais rencontrer de la notalité partout. La distinction réalité/notalité réapparaît dans la distinction entre énergie cinétique et énergie potentielle en mécanique, entre image réelle et image virtuelle en optique, ou entre courants de conduction et courants de déplacement en électricité; dans chacun de ces cas, le second terme désigne quelque chose qui n'est accessible que par les symboles de la théorie. Toute la distinction

entre physique classique et physique moderne m'a paru être elle-même une distinction entre réalité et notalité. Ainsi, par exemple, dans la théorie de la relativité restreinte, ce sont les signaux lumineux qui fonctionnent comme des signes, et leur considération conduit à la connaissance de phénomènes bien constatables, tels que la dilatation du temps d'une horloge en mouvement relatif. De même, j'ai cru discerner l'action des signes dans les sciences de la vie où, par exemple, selon la théorie néo-darwinienne, les mutations des espèces sont dues à des changements dans le code génétique qui fonctionne comme un signe, et non dans l'organisme lui-même qui est la réalité représentée par le code.

Finalement, sur le plan religieux, je reconnaissais l'opposition réalité/notalité dans la distinction entre une agape, par exemple, qui est un repas entre les adhérents d'un culte et où l'on mange à sa faim, comme la Pâque juive, et un repas purement symbolique ou notal, où l'on ne mange que d'infimes quantités, comme dans la Sainte Cène ou la Messe chrétienne qui dérive du rite juif et en garde certains aspects. La religion tout entière me paraissait se servir de signes qui se rapportent à la vie, mais aussi la dépassent, et je croyais finalement être en droit d'affirmer que Dieu lui-même, qui ne nous est accessible qu'indirectement par des signes, n'est pas réel, mais notal.

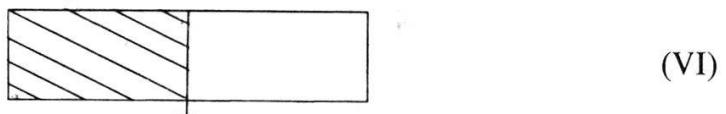
III

La distinction entre réalité et notalité s'était donc avérée susceptible d'application en certains domaines, mais avais-je raison de lui attribuer une si grande importance et pourquoi tant insister là-dessus, me disais-je? Cette question m'a amené à la dernière partie de ma réflexion, portant sur la signification philosophique de cette distinction. Je la cherchai surtout, naturellement, dans les disciplines philosophiques fondamentales de la logique et de la métaphysique.

La signification de la distinction entre réalité et notalité me paraissait résider d'abord dans son ubiquité même. Je n'avais trouvé que quelques exemples particulièrement saisissants de cette distinction, mais j'étais maintenant convaincu qu'elle se trouvait partout et qu'un regard attentif la découvrait toujours. Le sens le plus spécifique que je pouvais donner à l'idée de dé-penser était alors celui d'introduire par la pensée cette division ou cette fissure dans un domaine quelconque, et ainsi de reconnaître le rôle essentiel qu'y jouent les signes. Pour parler en métaphysicien, le monde n'est pas homogène et sans faille, mais brisé et partagé jusque dans ses parties les plus intimes. Le monde ne se suffit pas à lui-même, mais dépend essentiellement de ces éléments peu apparents qui servent à le marquer. Je me suis rappelé ici le point de départ de ma réflexion et, en donnant main-

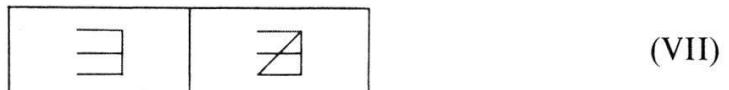
tenant un sens plus large et purement philosophique au mot clé, je me suis dit que tout a son jumeau.

Il n'y avait rien de nouveau, naturellement, dans l'idée de distinguer ou diviser quelque chose: faire des distinctions a toujours été une des démarches essentielles de l'esprit qui ressortit plus particulièrement à la logique. Or, on se figure traditionnellement la distinction à peu près comme suit: étant donné un domaine ou un univers de discours, pour parler comme les logiciens modernes, on le partage selon la présence ou l'absence de quelque chose. Schématiquement:



Ainsi, par exemple, on pourrait partager les habitants de la Suisse selon qu'ils possèdent ou non la nationalité helvétique.

Cette forme de distinction se ramène finalement à l'opposition entre l'existence et la non-existence, entre l'être et le non-être. En me permettant de faire un emploi assez abusif du symbole de la logique moderne pour l'existence, je précisai le schéma précédent ainsi:



C'est cette forme de distinction qui, en logique aristotélicienne, est à la base de la division du genre en espèces par les différences spécifiques. Elle fut beaucoup employée par les scolastiques, surtout comme moyen de défense contre les objections, et revient dans la logique moderne sous la forme de la définition intensionnelle des ensembles $\{\hat{x}/Fx\}$.

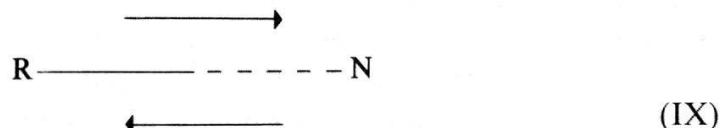
Cette forme de distinction est très claire et très nette, mais elle me paraissait morte en quelque façon, car c'est une distinction essentiellement statique. Les deux parties du domaine partagé par elle sont indifférentes l'une à l'autre: si l'une est supprimée, l'autre restera comme si de rien n'était. De plus, c'est une distinction faite une fois pour toutes: la frontière entre les deux parties ne peut pas se déplacer, et une fois cette distinction introduite dans un certain domaine, elle ne peut être introduite de nouveau en l'une ou l'autre de ses parties. Finalement, la division qui partage le domaine en question lui vient de l'extérieur; c'est une opération qui est en quelque sorte étrangère à ce domaine et qui est donc bien représentée par une flèche traversant un rectangle, comme dans mon schéma. En somme, la division traditionnelle de la logique convient très bien à la présentation des conséquences de notre pensée; elle convient moins bien à une pensée qui se fait, à une dé-pensée.

Cherchant une distinction qui pourrait servir d'outil à une telle pensée, je me suis tourné vers la distinction entre le notal et le réel, qui a son origine dans une mentalité plus primitive, pour ainsi dire, que la pensée logique.

Afin de maintenir le parallèle avec mon schéma précédent, j'ai représenté cette fois la distinction réalité/notalité comme suit, en dessinant maintenant la projection horizontale plutôt que l'élévation ou la coupe verticale, comme auparavant:



Il est clair ici que la distinction ne vient pas du dehors, mais du dedans, de sorte qu'à la vérité, il ne faut plus parler d'une distinction au sens strict, mais plutôt d'une extension ou d'une extrapolation. De plus, il est clair que les deux parties ne sont pas indifférentes l'une à l'autre, car sans la réalité la notalité n'aurait pas de sens du tout. Je crois même entrevoir que la dépendance est mutuelle, c'est-à-dire qu'il ne pourrait y avoir de réalité sans notalité. De plus, il existe une tension entre la notalité et la réalité: ce sont des concurrentes et non simplement des voisines, chacune peut l'emporter ou gagner du terrain sur l'autre. La distinction entre réalité et notalité est donc une distinction essentiellement dynamique. La frontière entre les deux parties n'est pas fixe, il y a un mouvement de transition, un va-et-vient entre les deux domaines, par lequel le notal devient réel et le réel notal:



Il suit de là aussi que la même distinction peut toujours être réintroduite dans l'une ou l'autre partie d'un domaine déjà partagé par elle. Elle n'est donc pas faite une fois pour toutes, mais toujours à refaire.

En un mot, la distinction réalité/notalité est une distinction provisoire et non permanente. Au terme de ma réflexion, je me suis donc posé les questions suivantes:

1) Est-ce que, finalement, tout ce qui est notal devient réel? En d'autres termes, est-ce que, tôt ou tard, le décalage entre les signes et la réalité qu'ils marquent disparaîtra?

2) Est-ce que tout ce qui est réel, si on remonte suffisamment loin, s'avère notal? En d'autres termes, est-ce que, en fin de compte, tout s'approche par les signes?

A ces deux questions, j'étais obligé de donner sur-le-champ des réponses assez dogmatiques: j'ai répondu non à la première, oui à la seconde. En effet, d'une part, il restera toujours et en tout domaine de la notalité, car si le propre du signe est de dépasser, il y a décalage et projection de notalité dès que la réalité est jalonnée par des signes; et la notalité qui ne devient

jamais réalité est à identifier à ce qu'on appelle transcendance. D'autre part, toute réalité est redevable de sa réalité aux signes, ce qui équivaut à une expression de l'idéalisme en termes sémiques.

En appendice à mes réflexions, j'ai entrepris de situer ma pensée par rapport à celle des philosophes du passé. On trouve à la base de toute doctrine philosophique, je le savais, une distinction fondamentale qui la soutient, et les distinctions qui ont été utilisées sont très variées. Une des premières a été précisément la distinction entre l'être et le non-être; par la suite on a vu les distinctions entre les choses et les idées, entre la puissance et l'acte, entre l'essence et l'existence, entre le corps et l'âme, entre la raison théorique et la raison pratique, et j'en passe. La distinction entre la réalité et la notalité pourrait également, me semble-t-il, fournir le point de départ d'une pensée, ou plutôt d'une dé-pensée, qui, entre autres choses, pourrait servir à approcher les autres distinctions plus traditionnelles. Car, à les regarder de près, on verra toujours qu'un des termes a été calqué sur l'autre, en d'autres mots, que l'un est réel, l'autre notal.

Ainsi les idées platoniciennes sont représentées comme des objets, très différents des objets de nos sens, il est vrai, mais néanmoins comme des objets. La puissance aristotélicienne est pensée comme l'ombre d'une réalité existant effectivement. L'existence scolaire, quoi qu'en disent les scolastiques eux-mêmes, est conçue comme une qualité semblable à celles qui appartiennent à l'essence. L'esprit cartésien est une substance dont l'essence est la pensée et non l'étendue, mais on se représente cette substance malgré soi comme une sorte d'espace intérieur; tandis que la raison pratique kantienne est évidemment une extension de la raison en dehors de son domaine d'origine, qui est la théorie. Les philosophes ont beau insister sur la différence absolue qui existe entre les termes de leur distinction, il n'en reste pas moins qu'il y a un lien entre ces deux termes en tant qu'on approche l'un par l'autre.

En fin de compte, je crois comprendre maintenant que toute philosophie est une approche, c'est-à-dire une tentative d'accéder à la réalité par un certain biais. Ces approches philosophiques peuvent être très nombreuses. On peut approcher la réalité par l'esprit, par la volonté, par la vie, par le langage, même par la matière, pour ne donner que quelques exemples. Mais si toutes sont des approches plus ou moins fructueuses, elles n'ont pas été reconnues et présentées comme telles par leurs partisans. Tout au contraire, au lieu d'approcher les choses, la plupart des philosophes ont voulu saisir directement la réalité elle-même. Et quand, plus modestement, ils se sont contentés d'autre chose comme objet de leur examen, tels les mots ou les contenus mentaux, ils en sont restés là. Ceux-ci pas plus que ceux-là n'ont compris qu'une approche, par sa nature même, est provisoire: on passe par là pour aller ailleurs. Une approche qui se sait approche, une pensée qui prend au sérieux cette idée d'approche si souvent évoquée aujourd'hui, et

qui vise la réalité, mais de façon indirecte ou oblique, sera nécessairement une approche par les signes, du moment qu'un signe est précisément ce par quoi on vient à une autre chose que lui. Si donc les signes ont une vie propre, comme j'ai pu m'en convaincre au terme de mon essai de dé-penser par les signes, ce n'est pas une vie égoïste, car un signe, pour conclure en un mot, est toujours *pour* quelque chose⁷.

⁷ Cet article ne prétend donner qu'une première esquisse de certaines idées qui exigent un développement beaucoup plus poussé. En particulier, il faudrait approfondir la notion de signe et, une fois la notion de notalité introduite, en distinguer les diverses formes et les classifier.

REVUE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE RELIGIEUSES

Palais Universitaire, F-67084 Strasbourg

(France: 90 f.f. — Etranger: 125 f.f. — C.c.p. Association-Publications
Faculté Théologie Protestante, Strasbourg 1356-45 A)

SOMMAIRE

1983/3

Jacques Simonnet: *La gloire de Dieu est de cacher la Parole. La connaissance et sa réparation dans le commentaire du Bahir fait par Guillaume Postel à Venise.*

Rolf Kuhn: *L'inspiration religieuse et philosophique en Grèce à partir des Mystères d'Eleusis (Eléments de philosophie religieuse d'après Simone Weil).*

Annie Hanriot-Coustet: *Grégoire de Naziance et un agraphon attribué à Barnabé.*

André Neher: *Cheminement du dialogue judéo-allemand: Le témoignage d'Albert Goes.*

Guy Vogelweith: *Les sources chrétiennes de la non-violence gandienne.*

Edmond Jacob: *Le dialogue judéo-chrétien d'après quelques études récentes.*

REVUE DES LIVRES